

Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2025

numéro 2/2025 : Rêve, rêver

argument ci-dessous, publié en septembre 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2024

numéro 3/2025 : Économie psychique

argument ci-dessous, publié en octobre 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 01/11/2024

numéro 4/2025 : Besoin de punition

argument ci-dessous, publié en mai 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2025

2026

numéro 1/2026 : Aimer

argument ci-dessous, publié en mars 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2025

numéro 2/2026 : L'irrationnel

argument ci-dessous, publié en juillet 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2025

Les arguments des thèmes programmés

RFP 2/2025

Argument du thème : Rêve, rêver

Date limite des manuscrits : 01/09/2024

Rédacteurs

Thierry SCHMELTZ

Monique SELZ

Coordination

Sabina LAMBERTUCCI-MANN

*« Qu'on rêve avec plaisir, quand notre âme blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée ! »
Corneille P., 1672, Pulcherie, Acte II, scène 1*

Rêver est une expérience humaine singulière, solipsiste, « égoïste et asociale » disait Freud, et à la fois universelle, ouverte et partageable. Depuis la nuit des temps, ce phénomène, paradoxal en apparence, a suscité un intérêt considérable et influencé les conceptions du monde, de l'homme et de l'âme. L'aspect irrationnel du rêve, avec son cortège de superstitions, l'a longtemps rendu indigne et écarté de toute attention scientifique. Mais des questions demeuraient : d'où vient le rêve ? Quelle en est sa nature ? Et comment vient-il au rêveur ? Les sciences de l'homme, en leur épistémologie spécifique, ont commencé à établir une compréhension des rapports du rêveur avec un « au-delà », présumé d'essence surnaturelle, pour faire du rêve une révélation provenant de puissances supérieures, dieux ou démons, et du rêveur un messager élu chargé d'annoncer l'avenir. Rétrospectivement, pour Aristote, le rêve était déjà un objet d'investigation psychologique, mais en rien d'origine cosmogonique ou divine, et relevant selon lui des seules lois naturelles de l'esprit humain, plus prosaïquement défini comme « l'activité de l'âme de celui qui dort » (cité par Freud, 1900a, p. 27). Avec le courant « onirologique » qui se développe en Occident au XIX^{ème} siècle, renaît un intérêt sur la question du sommeil et du rêve dans ses rapports avec le passé, la volonté et la folie. L'expérience du rêver ouvre alors un nouveau champ d'exploration où le rêve acquiert un véritable statut d'objet de connaissance. Soutenu par certains travaux et publications remarquables, notamment ceux d'Alfred Maury, de Léon d'Hervey de Saint Denys, de Joseph Delbœuf, et auxquels Freud fera référence (1900a), ce mouvement cherche à édifier une psychologie des rêves à partir de la recension détaillée et de la compréhension fine de productions oniriques dont la mise à jour « d'instincts peu avouables » et de « passions bestiales et sauvages » supportait volontiers, au nom du développement de la Science, l'impudeur de leurs contenus.

Dans le domaine de la psychanalyse naissante, et sur fond de l'héritage des recherches antérieures, Freud engage des travaux rigoureux centrés autour de cette « autre scène ». Ses découvertes sur la fonction du rêve, ses sources, ses matériaux, ses procédés de formation, le « travail de rêve » proprement dit en ses différentes partitions topiques, ainsi que la méthode de son interprétation et sa signification profonde bouleversent les approches connues et rompent définitivement avec toute logique prémonitoire et une mythique clef des songes. Elles marquent un tournant décisif en révélant une dimension de la vie psychique jusque-là ignorée, non seulement par la distinction du contenu manifeste des pensées latentes du rêve, mais également en posant l'universalité de fantasmes inconscients, généralement de nature sexuelle, au cœur

du processus onirique. Produit d'une opération psychique propre au rêveur, le rêve prend désormais le sens d'un message que le sujet organise pour lui-même et s'adresse à lui-même ou transférentiellement à autrui, le psychanalyste, dans la cure.

À côté de *L'Interprétation du rêve*, œuvre princeps de Freud (1900a) et remaniée avec le concours de différents contributeurs (Jung G., Adler A., Rank O., Ferenczi S.) jusqu'à sa huitième et ultime édition en 1930, pas moins de trente-quatre articles et conférences seront consacrés à la doctrine du rêve, et publiés entre 1899 et 1938, témoignant du souci permanent de Freud d'en approfondir sans cesse l'élaboration dans un dialogue constant avec ses contemporains. Si le rêve est appréhendé au début comme une formation symptomatique qui a à voir avec les psychonévroses, Freud s'interroge sur le système de perception et sur le statut de la mémoire dès lors que le rêve rapporte des souvenirs que la conscience semblait avoir perdus. Aussi est-il admis que toute impression, toute perception psychique laissent une trace inaltérable susceptible de revenir indéfiniment au jour, marquant ainsi la dimension intemporelle de l'inconscient. Dès 1895, Freud comprend que le rêve a valeur d'accomplissement de souhait (*Wunscherfüllung*), du moins de tentative de réalisation. Aujourd'hui, la chose semble entendue comme une affaire évidente et presque banale. Mais peut-être ne mesure-t-on pas suffisamment le caractère extrêmement moderne et novateur, quasi révolutionnaire et subversif (qu'avait reconnu en son temps le courant surréaliste) de la conception freudienne du « rêver » *dans et pour* la vie psychique. En effet, Freud pose que loin d'être le signe d'une activité mentale dégradée, affaiblie et dissociée (Freud, Breuer, 1895d), le travail de rêve a une fonction psychique essentielle qui vise le traitement actif de la conflictualité interne, conséquence de la mise en tension entre désir et défense, annonçant l'autocratie du principe de plaisir sur les lois référées au principe de réalité.

Notons que la *Traumdeutung* a partie liée avec l'hystérie, que Freud a particulièrement étudiée et à laquelle il reprend la thèse de la signification des symptômes névrotiques en tant que formation de compromis à l'égard du retour du refoulé. En conséquence, ce serait la tendance du refoulé à revenir dans l'état de sommeil qui serait constitutive de la condition même du rêver. Mais cette condition doit encore conjoindre trois ordres de désir dont aucun, à lui seul, ne saurait provoquer le rêver : le souhait de dormir, le désir formé à partir des restes diurnes, des impressions frustrées de la veille ou des pensées latentes du préconscient, et celui issu d'une motion infantile inconsciente. La reviviscence de cette motion refoulée vient apporter le renfort pulsionnel indispensable aux pensées préconscientes qui offrent ainsi au rêve un support pour déplacer des valeurs psychiques, transférer leur intensité et transposer leur potentiel d'affect. La régression temporelle dont procède le rêver permet ainsi le transfert sur du récent d'une scène infantile. En se substituant à l'agir, le rêver permet au jeu interne des représentations de se déployer dans une grande latitude fantasmatique et de donner d'autant plus libre cours à ses investissements qu'aucun danger réel n'est à craindre dans la réalité externe dont le sujet est coupé. L'abaissement partiel de la censure donne au rêve la possibilité d'apporter son quantum de satisfaction hallucinatoire au représentant psychique de la pulsion et d'acquérir ainsi une qualité de régulation économique de l'appareil psychique dans le but de préserver le sommeil du rêveur.

Fonction essentielle du psychisme du sommeil, le rêver est donc issu d'une incitation libidinale ou agressive qui vient troubler l'équilibre narcissique du dormeur. En tant que destin pulsionnel, le rêve se constitue d'abord dans le jeu des processus primaires, via la condensation et le déplacement, pour transformer les pensées latentes et en permettre la figurabilité visuelle. Suscitant un mouvement de régrédience topique, le travail de rêve engage une régression du verbal au figuratif, de la pensée à l'image, de la représentation de mot à la représentation de chose, du fond à la forme. Bien qu'amoindrie dans l'état de sommeil, la censure continue d'œuvrer à bas bruit et sollicite le travail de déformation. Une élaboration secondaire préconsciente se charge alors de travestir le désir inconscient sans en modifier la qualité. Elle

crée une mise en scène factice, à forte teneur symbolique, à partir de matériaux préconscients et des vestiges infantiles refoulés (impressions sensorielles primitives, empreintes prégénitales et fixations œdipiennes), ainsi que des motions de désir actuelles qui se présentent au cours du sommeil. L'agencement terminal en caractérise la forme manifeste et déguisée. L'exigence de cohérence du moi incite l'élaboration secondaire à produire des liaisons de rationalisation afin de rendre le rêve relativement ordonné, unitaire et intelligible, même s'il peut paraître absurde au premier abord (Diatkine R., 1974). L'après-coup du rêve engage, en sa relation au langage, une transmutation de l'image au discours lorsque le rêve, vécu en figurations composites, est mis en récit et s'ouvre à l'associativité du rêveur. À l'instar du mot d'esprit (Freud, 1905c), le rêve n'est pas une fin en soi mais un moyen pour libérer des tendances qui seraient d'ordinaire retenues si elles ne se présentaient pas dans des formes modifiées qui en permettent le travestissement relatif. Il s'agit en effet de faire droit à une vérité subjective, la vérité de l'affect et du désir, sans l'énoncer en tant que telle.

C'est par le rêve de « L'injection faite à Irma » que débute le travail auto-analytique de Freud et que s'inaugure l'histoire de la méthode psychanalytique (Anzieu D., 1959). En appui sur la relation transférentielle avec son ami Wilhelm Fliess, Freud cherche à rendre compte de la complexité des relations entre le contenu manifeste du rêve et les véritables pensées qu'il recouvre. Parfois assimilé à un rébus, le rêve est pour Freud – de la première topique – un accomplissement déguisé d'un désir caché que l'interprétation doit débusquer pour dénouer le conflit psychique. La radicalité de cette position doctrinale interroge bien entendu les rêves pénibles, d'échec ou de punition, ainsi que ceux qui suscitent un vécu d'angoisse intense, tant ils apparaissent antinomiques du *schibboleth* freudien. Avec *Au-delà du principe de plaisir*, Freud (1920g) va sortir de cette aporie en introduisant des exceptions référées à la compulsion de répétition et aux fixations traumatiques non élaborées qui maintiennent libre une charge libidinale trop élevée. Le rêve acquiert ainsi une fonction de « liaison psychique d'impressions traumatiques » par petites quantités. S. Ferenczi (1934 [1931]) prolongera cette conception en généralisant la « fonction traumatolytique » du rêveur comme incitation permanente à l'introjection des reliquats psychiques non intégrés. Plus tard, W.R. Bion étendra cette tendance d'un « métabolisme psychique » à partir d'un modèle digestif du fonctionnement de l'« appareil à penser » dans ce qu'il va appeler le travail- α -du-rêve (1959), inaugurant la « capacité de rêverie maternelle » (1962). S'agissant des rêves de châtiment, Freud mettra l'accent dans le cadre de la deuxième topique sur la composante masochique de la constitution sexuelle (1924c) et sur l'incidence de la répression exercée par le surmoi sur les désirs issus du ça dans le processus du rêve (1933a/1995, p. 191).

Face aux exigences de la culture qui imposent limitations et restrictions à la satisfaction pulsionnelle et qui rendent la vie difficile à supporter, comme le souligne Freud (1930a), le rêve viendrait opportunément suppléer, sur un mode hallucinatoire et jusqu'à un certain point, à la satisfaction de désirs non-aboutis, frustrés, réprimés à l'état de veille et refoulés. Mais les rêves, y compris les rêves d'enfants, sont-ils toujours interprétables selon cette perspective ? Comment envisager par ailleurs la dimension pathologique de l'onirisme ? Nous avons vu que le « rêve » peut produire différents types de rêves selon la nature des motions pulsionnelles qui l'y incitent et de la valeur économique et dynamique des instances psychiques qui y participent. Avec l'élaboration d'une conception métapsychologique de la structure et du fonctionnement de l'appareil psychique s'articulant autour de la théorie du refoulement, l'interprétation des rêves est véritablement devenue le premier modèle de l'investigation psychanalytique. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Compte tenu des changements de paradigmes actuels pour penser l'altérité et envisager la clinique contemporaine, le rêve, assorti des associations du rêveur, constitue-t-il toujours le substrat essentiel de l'interprétation voire la pierre angulaire de la démarche analytique ? Ce faisant, sa systématisation exclusive et « militante » ne comporterait-elle pas le risque de fétichiser l'objet-rêve en négligeant la part - voire en déniait la fonction -

transférentielle de son advenue dans le processus de la cure, comme le redoutait J.-B. Pontalis (1977) ?

A l'inverse, l'évolution de la pratique psychanalytique, à la faveur d'une certaine propension aux aménagements de cadre, ne contribue-t-elle pas à une forme de détournement voire de désintérêt pour le travail de rêve ? Le rêve serait-il alors en voie de devenir une pensée comme une autre dans la constellation transféro-contretransférentielle, un matériel comme un autre dans la dynamique de la cure ? La méthode d'interprétation serait-elle de nos jours tombée en désuétude ? En ce cas, l'interprétation du rêve peut-elle être encore considérée comme la « *via regia* menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique » (Freud, 1900a [ajout de 1909], p. 663) ? Et que dire de ces cures, particulièrement repérées en clinique psychosomatique, marquées par une absence récurrente de rêves ?

À l'ère du numérique et de la massivité d'usage des écrans, la réalité virtuelle ne vient-elle pas estomper les frontières entre la réalité psychique - dont le rêve est l'emblème - et la réalité tangible au risque d'une confusion dommageable des limites du moi dont l'unité serait ainsi menacée ? Quels liens le rêver entretient-il avec certains processus psychopathologiques ? Finalement, en quoi l'activité du rêver, tant dans le psychisme du sommeil que dans l'état vigile (rêve éveillé), pourrait-elle encore nous instruire sur la nature du fonctionnement psychique, notamment en ses zones obscures et, plus généralement, sur la vie d'âme ?

Ce numéro de la *Revue française de psychanalyse* invite à se réunir autour d'une autre « table d'hôte » pour ouvrir un espace commun de rêverie, d'échange et de partage sur les questions que continuent de poser le rêve et le rêver... Ne serait-ce que pour démentir la sentence lugubre que Freud livrait en 1933 : « Les analystes se comportent comme s'ils n'avaient plus rien à dire sur le rêve, comme si la doctrine du rêve était close. » (Freud, 1933a [1932]/1995, p. 88)

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1959/1988). *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Bion W. R. (1959/2005). *Cogitations*. Paris, In Press.
- Bion W. R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Delbœuf J. (1885/1993). *Le sommeil et les rêves et autres textes*. Paris, Fayard.
- Diatkine R. (1974). Rêve, illusion et connaissance. *Rev Fr Psychanal* 38 (5-6) : 761-1232. Paris, Puf.
- Ferenczi S. (1934 [1931]/1982). Réflexions sur le traumatisme. *Œuvres complètes*, Psychanalyse VI : 139-147. Paris, Payot.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1901a [1900]/2012). Du rêve. *OCF.P*, V : 15-71. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/2014). Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient. *OCF.P*, VII. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/2000). Leçons d'introduction à la psychanalyse. *OCF.P*, XIV : 9-480. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917f [1915]/1988). Complément métapsychologique à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIII : 245-258. Paris, Puf.
- Freud S. (1920f/1996). Compléments à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XV : 339-342. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1923c/1991). Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve *OCF.P*, XVI : 165-179. Paris, Puf.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P*, XVII : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1925i/1992). Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve. *OCF.P*, XVII : 173-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 29e leçon : révision de la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIX : 87-111. Paris, Puf.
- Freud S. (1940a [1938]/2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX : 225-305. Paris, Puf.
- Hervey de Saint-Denys (d') L. (1867/2022). *Les rêves et les moyens de les diriger*. Québec, Unicursal.
- Maury A. (1861/2023). *Le Sommeil et les rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent*. Paris, Hachette BNF.
- Pontalis J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*. Paris, Gallimard.

RFP 3/2025

Argument du thème : Économie psychique

date limite des manuscrits : 15/11/2024

Riadh BEN REJEB

94 Bd du 9 avril, 1007 Tunis – Riadhbenrejob@yahoo.fr

Benoit SERVANT

53 Bd Henri Sellier, 92150 Suresnes - benoit.y.servant@wanadoo.fr

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

Force est de constater que l'œuvre de Freud est marquée par un recours massif à un lexique appartenant à l'univers de « l'économie quantitative », plus précisément celui de la finance et du commerce. Il s'agit de notions et termes aux colorations métaphoriques de banquiers et de gestionnaires du marché monétaire : *placement, transfert, conversion, investissement, réserves, épargne, sommation, accumulation, retrait* (d'investissement), *somme, montant (d'affect, pulsionnel), quantum (d'affect), capital, monnaie, prix, bénéfices, gain, dette*, etc., l'ensemble des opérations étant réalisé par l'appareil psychique. Ces notions ont jalonné les écrits de Freud tout au long de sa carrière. Même si on les croise notamment dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* (Freud, 1900a), ce n'est qu'en 1915 que Freud va isoler et proposer « un point de vue économique » qui va accompagner la genèse et le fonctionnement de ses deux topiques.

Voyons la préhistoire et le développement de cet axe économique.

Les premières traces reflétant l'intérêt que porte Freud au discours économique et à la mesure datent de 1895. Dans une lettre adressée à Fliess en date du 25 mai 1895, il écrit : « Deux ambitions me dévorent : découvrir quelle forme assume la théorie du fonctionnement mental quand on y introduit la notion de quantité, une sorte d'économie des forces nerveuses et, deuxièmement, tirer de la psychopathologie quelques gains pour la psychologie normale » (Freud, 1950a [1887-1902]/1956, p. 106). Dans l'*Esquisse*, rédigée la même année, Freud présente une « première notion fondamentale : le concept de quantité » (1950b [1895]/1956, p. 316). La quantité (d'énergie) occupe une place importante au niveau du passage d'un neurone à l'autre. Elle détermine et distingue les sensations de déplaisir et de plaisir. Elle est en lien avec la fonction de décharge et de liaison. Freud introduit l'idée d'une couche psychique protectrice qu'il nomme « pare-quantité », notion qui évoluera en 1920 en « pare-excitation ». Breuer participe la même année à consolider l'importance des aspects quantitatifs dans ses « Considérations théoriques » (Freud et Breuer, 1895d).

La dimension économique se manifeste largement ensuite en 1900 dans *l'Interprétation des rêves* à travers les notions déjà citées (Freud, 1900a).

En 1905, la dimension économique s'impose magistralement pour expliquer la technique de création des jeux de mots. Dans son ouvrage *Le mot d'esprit*, Freud citant Hamlet¹ écrit : « Il semble que tout soit affaire d'économie » et il parle pour la première fois de « concept d'économie » (Freud, 1905c/2014, p.100). Il s'agit d'économie de pensées, de mots, de dépenses (*ibid.* pp.101-102). La tendance à l'économie est liée à la condensation. Dans cet ouvrage, Freud applique largement le concept d'économie au psychisme. Il écrit : « ...un tel gain de plaisir [obtenu par le mot d'esprit] correspond à l'économie réalisée sur la dépense

¹ « Économie, économie, Horatio ! » (Acte 1, scène 2).

*psychique*² » (*ibid.*, p. 225). Et il affirme : « Allégement de la dépense psychique déjà existante et économie d'une dépense qui serait à effectuer, tels sont donc les deux principes auxquels se ramène toute technique du mot d'esprit » (*ibid.*, p. 239). Freud va encore plus loin puisqu'il utilise l'expression « économie psychique³ » et la compare à une « entreprise commerciale ». Il est question de « chiffre d'affaires », de « bénéfice », de « consommation », de « dépense », de « frais d'exploitation », de « montant de la dépense », de « pertes », de « l'économie de détail », etc. Et de façon analogue, Freud parle « d'entreprise psychique » (*ibid.*, pp.284-285). Ce livre sur le mot d'esprit marque à lui seul une étape et un tournant capital dans la genèse de la pensée freudienne concernant « l'économie psychique » et de ce qu'on pourrait appeler une « comptabilité psychique ». Il y revient dans les mêmes termes dans sa *Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental*. Il y parle même de « monnaie névrotique » (Freud, 1911b/2001, p. 138).

L'année suivante, lors d'une réunion de la Société psychanalytique de Vienne du 7 février 1912, Freud affirme : « Les différences entre les individus normaux et les névrosés sont de nature quantitative et non qualitative » (Nunberg et Federn, 1975 [1912-1918]/ 1983, p. 59).

Mais ce sont deux textes métapsychologiques rédigés en 1915 qui vont introduire le « point de vue économique » de façon évidente. Dans le premier consacré aux « pulsions » (1915c), Freud distingue clairement trois grandes polarités qui dominent la vie psychique : « On pourrait désigner celle d'activité-passivité comme la biologique, celle de moi-monde extérieur comme la réelle, enfin celle de plaisir-déplaisir comme l'économique » (Freud, 1915c/1988, p. 187). Dans le second texte consacré à « L'inconscient » (1915e), Freud arrive enfin à isoler, pour la présentation et la compréhension des phénomènes psychiques, « un troisième point de vue, outre le dynamique et le topique, l'économique qui s'efforce de suivre les destins des grandeurs d'excitation et de parvenir à une évaluation au moins relative de celles-ci » (Freud, 1915e/1988, pp. 222-223). Des processus entrent en jeu pour gérer la « grande mobilité des intensités d'investissement. Par le procès de *déplacement*, une représentation peut céder tout le montant de son investissement à une autre, par celui de la *condensation*, s'approprier tout l'investissement de plusieurs autres » (Freud, *ibid.*, p. 227-228). Le « point de vue économique » est clairement défini à ce stade de l'œuvre de Freud. Il s'agit d'une affaire de quantité, de dosage d'énergie et de « grandeurs d'excitation ».

Freud revient ensuite à la question « économique » dans *Introduction à la psychanalyse* (1916-1917). Pour lui, « le terme *traumatique* n'a pas d'autre sens qu'un sens économique » (Freud, 1916-1917a [1915-1917]/1974), p. 256). Et il ajoute plus loin (p. 353) : « Le but final de l'activité psychique qui, au point de vue qualitatif, peut être décrit comme une tendance à acquérir du plaisir et à éviter la peine, apparaît, si on l'envisage au point de vue économique, comme un effort pour maîtriser les masses (grandeurs) d'excitations ayant leur siège dans l'appareil psychique et d'empêcher la peine pouvant résulter de leur stagnation ». La même idée sera présentée dans *Psychanalyse* en 1926.

En 1924, le terme « économie » apparaît au niveau du titre d'un article de Freud, quand il s'attaque directement au « problème économique du masochisme » (Freud, 1924c/1992). Dans une lettre adressée à Pfister datée du 18 janvier 1928, Freud écrit : « On peut attendre de l'endocrinologie, comme une possibilité future [...], les moyens d'agir aussi sur ces facteurs quantitatifs et le mérite d'avoir ouvert la voie à cette thérapeutique organique resterait alors à l'analyse » (Freud, 1928/1963, p. 175). Il anticipe ainsi le rôle important de la chimiothérapie sur l'équilibre mental du sujet (Widlöcher, 2002, p. 361).

Il reprendra ce thème en 1932 dans la *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, en 1937 dans *Analyse terminée et analyse interminable* et en 1938 dans *Abrégé*

² Mise en italique par Freud.

³ « *psychische Oekonomie* ».

de psychanalyse. Ce sont ces aspects qui vont à juste titre encourager les spécialistes de la psychosomatique à aborder les maladies organiques sous l'angle « économique ». Il s'agit principalement de travaux sur « l'économie psychosomatique » initiés notamment par Pierre Marty et toute l'Ecole de Psychosomatique de Paris (Marty, 1969, 1976) dont on connaît les liens avec la conception, relativement abandonnée, de névrose actuelle.

À la lumière de ce bref et synthétique survol, on réalise que la notion d'économie psychique permet de comprendre l'ensemble des transactions énergétiques et la circulation de « valeur » qui s'opèrent au niveau de la psyché (Laplanche et Pontalis, 1967/1996, p. 128). Le « point de vue économique » permet de décrire les mouvements qui se jouent dans l'univers des pulsions et d'étudier le déplacement des quantités d'investissements et désinvestissements entre les instances de l'appareil psychique, leurs changements d'intensité ou leurs oppositions, le fonctionnement des différents mécanismes de défenses tel le refoulement, la censure, les fixations, les régressions. Les trois points de vue (topique, dynamique et économique) s'arrangent pour se compléter tout en tenant compte de l'axe génétique, plus particulièrement de l'érotisme spécifique au stade anal (Freud, 1908b/2007). La distribution de l'énergie libidinale et des émotions fait qu'il y a une certaine répartition de la libido entre la pensée, le symptôme, le fantasme, la parole, le corps, la motilité. Cette répartition des réserves psychiques, de l'activité-passivité, de l'amour et de la haine rappelle l'adage ancestral selon lequel : « il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Ce point de vue est donc très présent dans la réflexion contemporaine sur la cure, le transfert, et les enjeux de déliaison et de liaison qui s'y déploient.

Pourtant, malgré l'importance de cette dimension, il faut signaler qu'aucun numéro de revue de psychanalyse ne lui a été consacré. Il n'y a pas d'entrée consacrée à ce propos dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Roudinesco et Plon (1997). La revue de la littérature montre la rareté de la recherche sur cette question (Clancier, 1998, Assoun, 2009). Dans ses travaux, Alain Deneault (2005 et 2021) laisse comprendre que Freud se serait inspiré des préoccupations du philosophe de la biologie Richard Avenarius (1876/1903) et des liens qu'il établissait entre biologie, physiologie et économie. Avenarius appliquait le lexique économique à la biologie et à la pensée (Deneault, 2005, p. 60).

Dans son ouvrage *La nouvelle économie psychique*, Charles Melman (2010) propose une révision de la métapsychologie freudienne, plus particulièrement sur le plan économique, à la lumière des nouvelles formes cliniques (addictions notamment), les nouvelles symptomatologies, formes de défenses et diagnostics.

On peut y ajouter « les organisations limites » et les diagnostics à la mode du genre « bipolaire ». Le *malaise dans la culture* décrit par Freud en 1930 ne fait qu'évoluer de façon continue en fonction des mutations et transformations culturelles, sociales et familiales. Entre excès de refoulement sexuel spécifique aux sociétés patriarcales et exhibition de niveau de liberté sexuelle qui caractériserait un certain retour au matriarcat, les repères ne cessent de changer : le rapport à la loi, à la fonction paternelle, à l'ordre symbolique, à l'imaginaire, au réel, au concret et immédiat, au miroir (les écrans), au corps, etc. On peut élargir le débat vers des questions autour de l'économie psychique à l'adolescence ou en lien avec le vieillissement ou encore en rapport avec les groupes.

Concernant la rareté des travaux sur ce point de vue économique, il est vrai qu'il a parfois été discuté au sein même de la communauté psychanalytique, ainsi que le souligne René Roussillon dans son article sur ce sujet (2002, p. 488). Ceci tient en partie au fait qu'il peut apparaître paradoxal, puisque si d'un côté il s'inscrit dans le projet de Freud de se démarquer des spéculations philosophiques pour engager une démarche scientifique rigoureuse référée à la biologie, la neurophysiologie et le quantitatif, il repose souvent sur un usage très métaphorique et polysémique du lexique économique. Cette ambiguïté ne reflète-t-elle pas cet enjeu combien difficile, qui fait pourtant la spécificité de la psychanalyse, de tenter d'articuler

le quantitatif et le qualitatif, la force et le sens ? Comme l'indique Roussillon, l'approche en termes économiques semble d'autant plus précieuse que l'on aborde des pathologies plus difficiles, et tout particulièrement traumatiques, ainsi des « esclaves de la quantité » décrits par Michel de M'Uzan (1994). Et Claude Le Guen (2008) souligne : « Peut-être facteur le plus complexe et le plus ardu de la métapsychologie, l'économique en est aussi le plus concret » (p. 872).

Références bibliographiques

- Assoun P. L. (2009). La quantité ou le facteur économique. Dans *La métapsychologie* : 48-56. Paris, Puf.
- Clancier S. (1998). Le point de vue économique. Dans *Freud* : 75-88. Paris, Érès.
- Deneault A. (2005). L'argent comme préconscient culturel. L'économie psychique selon Avenarius, Simmel et Freud. *Coq Héron* 183 : 59-74.
- Deneault A. (2021). *L'économie psychique*. Québec, Lux Editeur.
- Freud S. (1950a [1887-1902]/1956). *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. (1950b [1895]/1956). Esquisse d'une psychologie Scientifique. Dans *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. et Breuer J. (1895d/1956). *Études sur l'hystérie*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P, IV*. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908b/2007). Caractère et érotisme anal. *OCF.P, VIII* : 187-194. Paris, Puf.
- Freud S. (1911b/2001) Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques. Dans *Résultats, idées, problèmes I* : 135-143. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P, XIII* : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1915e/1988). L'inconscient. *OCF.P, XIII* : 205-242. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/1974). *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P, XVII* : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P, XVIII* : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1963/1966). *Correspondance de S. Freud avec le pasteur Pfister 1909-1939*. Paris, Gallimard.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967/1996). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Puf et Liban, Delta.
- Le Guen C. (2008). Métapsychologie. Dans C. Le Guen (dir.). *Dictionnaire Freudien* : 838-877. Paris, Puf.
- Marty P. (1969). Notes cliniques et hypothèses à propos de l'économie de l'allergie. *Rev Fr Psychanal* 33(2) : 246.
- Marty P. (1976). *Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*. Paris, Payot.
- Melman Ch. (2010). *La nouvelle économie psychique*. Paris, Érès.
- M'Uzan de M. (1994). Les esclaves de la quantité. Dans *La bouche de l'Inconscient* : 155-168. Paris, Gallimard.
- Nunberg H. & Federn E. (Ed.), (1975 [1912-1918]/1983). *Les premiers psychanalystes : Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. Tome IV*. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (2002). Économique (point de vue-). Dans A. de Mijolla (dir.). *Dictionnaire International de la Psychanalyse* : 488-489. Paris, Calman-Lévy.
- Widlöcher D. (2002). L'avenir nous apprendra peut-être... Psychothérapie et chimiothérapie : quels rapports ? *Rev Fr Psychanal* 66 (2) : 361-369.

RFP 4/2025
Argument du thème : Besoin de punition
date limite des manuscrits : 15/01/2025

Jean-Louis BALDACCI*

46 rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

I

Le besoin de punition, écrit Freud en 1932 (1933a/1995, p. 191), « *est le pire ennemi de notre effort thérapeutique. Il est satisfait par la souffrance qui est liée à la névrose et, pour cette raison, il est attaché à l'état de maladie. Il semble que ce facteur, le besoin de punition inconscient, participe à toute maladie névrotique* ». Mais cette généralisation ne concerne-t-elle que la névrose ?

Dans une lettre à Thomas Mann du 29 novembre 1936 (Jones, 1957/1969, p. 519), Freud cite le cas de Napoléon. Selon lui, ses désirs de mort à l'égard de son frère aîné Joseph se retournent en leur contraire, le faisant aimer ce frère plus qu'aucun être au monde avec une conséquence : « *l'ancienne agressivité, jadis libérée, n'attendait que d'être déplacée sur d'autres objets. Des centaines de milliers d'individus indifférents expieront le fait que le petit homme féroce a épargné son premier ennemi* ». Expiation, punition, besoin de punir !

Quant à l'amour pour Joseph, il se déplace sur Joséphine grâce au prénom qui permet, je cite, de « *transférer sur elle une partie du tendre attachement qu'il ressent pour son frère aîné* ». Ensuite, entraîné par les circonstances, sa répudiation de Joséphine précipite le déclin : « *Le grand destructeur travaille dès lors à sa propre destruction. La campagne de Russie, hasardeuse, mal préparée, entraîne sa chute. C'est comme l'autopunition de son infidélité envers Joséphine, du retour de son amour vers l'hostilité originaires à l'égard de Joseph...* »

L'amour et le besoin de punir ne sont plus capables de contre-investir la haine, retournement et autopunition deviennent nécessaires.

Avec cet exemple, le besoin de punition s'étend bien au-delà de la névrose jusqu'au caractère et détermine des formes particulières de masochisme, masochisme moral et masochisme social, selon le terme de Reik (1941/1971, p. 246).

II

Avant cette lettre, Freud a déjà exploré le lien entre caractère et besoin de punition, en particulier chez « ceux qui échouent du fait d'un succès » (Freud 1916d/1985). Il montre avec Macbeth et Rommersholm que la réussite dans la quête meurtrière du pouvoir ou de l'objet incestueux entraîne l'échec. Les refus de la loi, de la limite et de la menace de castration sur lesquels ces succès reposent, reviennent sur un mode dévastateur et amplifié allant de la stérilité sexuelle à la mort en passant par la folie. Mais ce retour de la loi morale n'est pas rapporté comme chez Œdipe à une figure du destin ou déterminé par la seule pression sociale.

* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris⁴¹. Il a été Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau de 2000 à 2015, expérience dont rendent compte ses travaux sur la consultation psychanalytique.

Non, dans ce même article consacré au caractère, Freud propose avec « les criminels par conscience de culpabilité », que la culpabilité antérieure à l'acte peut le déterminer. L'acte criminel ne correspond alors pas seulement à la recherche d'une satisfaction sadique passagère mais vise aussi l'apaisement durable de la punition.

III

Si la culpabilité peut préexister à l'acte criminel, c'est qu'elle n'est pas nécessairement liée à son exécution. L'intention criminelle seule peut suffire et Freud de poursuivre son exploration de la culpabilité en s'appuyant en particulier sur ces criminels par procuration que sont Hamlet et les frères Karamazov. Ils lui permettent de retrouver l'importance du meurtre du père : avec Hamlet, la culpabilité prend une dimension trans-individuelle et se trouve intimement mêlée à la punition et il cite Shakespeare, « *Traitez chaque homme selon son dû et qui échappera au fouet ?* » (Freud, 1928/1994, p. 220) ; avec les frères Karamazov, la culpabilité fraternelle partagée devient spécifique du genre humain. Tous coupables ! Freud retrouve *Totem et tabou*, l'importance du lien fraternel et de ses avatars : tous les frères sont porteurs par identification du meurtre initial. La culpabilité se fait inconsciente mais nul ne peut y échapper, même pas les plus vertueux dont la rigueur ne fait que paradoxalement exacerber le besoin de punition. Pensons aux mortifications !

Comme la culpabilité partagée par tous, le besoin de punition devient également partageable, il peut aussi se vivre par procuration selon un large spectre allant du sacrifice à la crainte sacrée devant la folie, du spectacle de l'exécution publique au soin le plus empathique prodigué avec compassion et tout cela par « *identification sur la base des mêmes impulsions meurtrières* » (*ibid*, p. 221).

IV

Ainsi le besoin inconscient de punition participant de « toute maladie névrotique » selon la formule freudienne déjà citée apparaît en référence à l'épilepsie de Dostoïevski profondément liée à la tentative de répéter et d'éviter le meurtre du père grâce à l'identification. Se pose alors la question de ce qui fait la variété des formes cliniques « de ces mêmes impulsions meurtrières », selon tout le spectre allant de la paranoïa à la mélancolie, en passant par leurs atténuations perverses et névrotiques. Peut-être faudrait-il même y ajouter les attaques morcelantes du moi et mutilantes du corps, voire celles du soma, rencontrées dans certaines désorganisations somatiques ? Serait-ce les aléas du processus identificatoire dans la genèse du surmoi qui seraient déterminantes ? Comme l'écrit Freud dans « Névrose et psychose », « *le comportement du surmoi, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à présent, devrait être pris en considération dans toute maladie psychique* » (1924b/1973, p. 285). Or ce comportement peut être caractérisé par l'exercice d'une autorité cruelle à la fois punitive et protectrice qui exercerait son pouvoir sur le moi et/ou la réalité avec plus ou moins de force, selon un mode tantôt autocratique, tantôt « démocratique », ce dernier autorisant alors contradiction et débat.

La question se pose de savoir comment éviter au besoin de punition de rester sous la domination exclusive d'un surmoi despotique et destructeur, de quitter l'actualité de l'agir et d'entrer dans l'univers imaginaire et sexuel du fantasme. Or cette possibilité semble se réaliser avec le fantasme « on bat un enfant » paradigme du fantasme masochique érotique dont Freud (1919e/1996) nous détaille la construction étape par étape. La construction de ce fantasme engage l'indétermination progressivement croissante, d'une part de l'autorité qui inflige la punition, et d'autre part de l'identité des enfants qui la subissent. Pour l'autorité punitive cela va en effet du père à n'importe quel autre supérieur en passant par le maître ou le professeur, et pour l'enfant puni, de l'auteur du fantasme à tous ces enfants indéterminés

en passant par l'autre enfant comme double. Serait-ce cette troisième phase du fantasme, cette indétermination /incertitude, qui en serait la condition initiale, une condition qui ne ferait de la menace de punition qu'affaire de discours ? Corollaire de la question, serait-ce la fixation à l'objet qui altérerait le processus identificatoire au cœur du fantasme au point d'imposer le recours à l'acte punitif ?

V

Beaucoup de questions donc ! Elles nous imposeront de nous recentrer sur la situation analytique, et de nous demander si le besoin de punition est bien « notre pire ennemi ». En effet, il participe aux impasses rencontrées, aux analyses interminables, à la réaction thérapeutique négative, et aux différents agirs qui défont le processus analytique ou le menacent. Mais, n'est-il pas aussi un puissant allié qui incontournable permet d'accepter les contraintes de la cure et d'en chercher l'issue ?

Références bibliographiques

- Freud S. (1916d/1985). Quelques types de caractères dégagés par le travail analytique. Dans *L'inquiétante étrangeté* : 146-168. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1919e/1996). « Un enfant est battu » : contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles. *OCF.P*, XV : 115-146. Paris, Puf.
- Freud S. (1928b [1927]/1994) Dostoïevski et le mise à mort du père. *OCF.P*, XVIII : 205-225. Paris, Puf.
- Freud S.(1924b [1923]/1973). Névrose et psychose. Dans *Névrose, psychose et perversion* : 283-286. Paris, Puf.
- Freud S.(1933a/1995). 32^e Leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 163-194. Paris, Puf, 1995.
- Jones E. [1957/1969]. La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome III. Paris, Puf.
- Reik T. (1941/1971). Le Masochisme. Paris Payot.

RFP 2/2026

Argument du thème : L'irrationnel

date limite des manuscrits : 01/09/2025

Rédacteurs

Florence ASKENAZY

Benoît SERVANT

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

Freud dans toute son œuvre tente d'articuler deux pôles : héritier du mouvement européen des Lumières et soucieux de donner à la psychanalyse une rigueur scientifique, il est aussi de culture littéraire, inspiré entre autres par le Romantisme allemand et une « philosophie de la vie » nietzschéenne (Vermorel, 1993, p. 87). Il a pu en même temps appeler à une « dictature de la raison », et critiquer celle-ci : « Ce ne serait pas la première fois qu'elle [la psychanalyse]

offrirait son aide aux pressentiments obscurs mais indestructibles du peuple contre la prétention au savoir des gens instruits » (1941d [1921]/1991). Cet aspect a d'ailleurs pu nourrir la critique française du freudisme, opposant le paganisme allemand à la rationalité de l'esprit français (Sédad, 2011, Serina, 2017). Jean Starobinski (1970) décrit lumineusement cette tension :

« Nous nous trouvons en présence d'un assez singulier complexe doctrinal, où l'optimisme épistémologique (la science est en progrès, nos connaissances vont croissant) se double d'une métaphysique pessimiste (les forces primitives qui nous meuvent sont obscures, aveugles, barbares, violentes, insatiables). La lucidité est possible, mais le fond des choses est irrationnel » (p. 261).

Mais Freud cherche résolument à dépasser cette contradiction, par sa « visée pragmatique d'une efficacité thérapeutique [...] Persuadée de l'importance déterminante de l'instinct, la psychanalyse entend contribuer à le transformer, à l'éduquer, à ruser, à transiger avec lui, de façon que la vie de l'individu puisse s'accorder à la fois avec les exigences de la nature et celles de la culture » (ibid.). Ce faisant, Freud ouvre une possibilité de dépassement de l'opposition entre *logos* et *alogos* qui traverse depuis la philosophie grecque (Platon et Aristote) l'histoire de la pensée occidentale, jusqu'au « positivisme post-romantique » de la fin du 19^e siècle (Ernest Renan : « la vérité est peut-être triste »). Mais il éclaire ainsi également de façon prémonitoire un débat contemporain, dans lequel la critique du rationalisme (inspirée par Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Michel Foucault) et la critique de l'irrationnel (Pinker, 2021, Braunstein, 2018, Bronner, 2019, parmi de nombreux autres) s'opposent radicalement, et qui font toute l'actualité de cette question.

Pour revenir à la révolution freudienne, celle-ci va proposer de comprendre la complexité des liens entre raison et irrationnel : « Mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques... Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin par un audacieux empiètement sur l'espèce humaine tout entière », écrit-il dans sa lettre à Romain Rolland : « Un trouble du souvenir sur l'Acropole » (1936/1995).

L'œuvre de Freud est traversée par cette dualité rationnel/irrationnel, peut-être en partie en raison de sa formation initiale. S'il s'attache à donner un sens aux passions (amour, haine, fanatisme), il le fait, contre toute tentation « mystique », en les rattachant à la nature biologique de l'homme (peut-être d'autant plus vivement que c'est sur ce terrain qu'il fut attaqué). Plus encore, l'irrationalité apparente des pulsions s'éclaire par leur trajet et leur fonction dans la survie de l'individu et de l'espèce. Dans la deuxième partie de l'œuvre de Freud, le concept de pulsion de mort, qui ouvrira au débat métapsychologique, pourrait s'entendre comme l'aboutissement de la tentative de Freud d'aborder scientifiquement la partie la plus irrationnelle du fonctionnement psychique, comme le souligne André Green à ce sujet (2002, p. 323) :

« Son intervention la plus énigmatique [Freud] concerne ses effets dans la sphère mentale. Ici s'ouvrent des questions obscures relatives au masochisme, au narcissisme, dans le cadre de ce que j'ai appelé le travail du négatif ».

Green trace une nouvelle allée de recherche, chemine à côté de Freud et nous invite à poursuivre pour donner sens à ce qui reste encore dans l'obscurité métapsychologique.

Nous pouvons suivre cette ligne de tension dans l'investigation freudienne.

Elle est d'une part présente par son intérêt, dans certains textes (Freud, 1922a/1991, 1933a [1932]/1995, 1941d [1921]/1991) pour les phénomènes irrationnels (télépathie, occultisme) qui sont surtout l'occasion de souligner les fondements de sa pensée, en affirmant clairement son souci de les « ramener à la raison ». Mais surtout à travers grand nombre de ses choix d'objets cliniques et théoriques qu'il confronte spécifiquement l'articulation entre raison et irrationnel ; en voici quelques exemples :

Le rêve

La dimension de l'irrationnel dans le rêve relève globalement de son absurdité apparente ; mais de tout temps, on lui a attribué un sens caché à découvrir : dans l'antiquité la valeur prémonitoire du rêve est la plus connue mais il avait aussi une fonction réparatrice comme dans le temple d'*Asclépios* ou on pratiquait l'*enkoimesis* (l'assoupissement dans un lieu sacré) ; chez Shakespeare le rêve est intriqué à la réalité, au pouvoir et au meurtre (Macbeth). En ce sens, Freud s'inscrit dans cette tradition, tout en proposant une interprétation nouvelle : l'absurdité apparente en sera rapportée à l'effet de la censure, manière de tenter de masquer le sens du rêve, et de façon plus détaillée, à ses mécanismes : condensation, déplacement, figurabilité, symboles, déformation, qui relèvent du processus primaire et s'opposent donc aux liens logiques. Son interprétation mettra en évidence son intelligibilité et son sens latent ; « tentative d'accomplissement d'un désir inconscient » il est la « voie royale » permettant de découvrir une réalité psychique importante du rêveur.

L'inquiétante étrangeté

Dans cet essai, Freud dévoile la persistance de la toute-puissance de la pensée et de l'animisme par-delà le refoulement et la rationalité (Freud, 1919h/1996).

Le symptôme

Depuis la paralysie hystérique qui subvertit l'ordre de la pensée médicale neurologique jusqu'au délire, il est « par nature » irrationnel, en ce que c'est ce qui le définit comme pathologique. Freud montrera que l'on peut néanmoins lui donner un sens.

La psychologie collective

Psychologie des masses, religion sont associés chez Freud à l'aliénation au meneur et à l'illusion, et ici encore il proposera une interprétation permettant d'éclairer ce qui les sous-tend. (Freud, 1921c/1991, 1927c/1994).

Le transfert

L'irrationnel ici tient en tout premier lieu à sa dimension de mésalliance ou de faux rapport décrit par Freud, et qui concerne en particulier l'amour de transfert, puis sera considéré comme « névrose de transfert ». Celle-ci comporte deux destins, moteur et résistance pour la cure, selon le matériel travaillé en séance, ce que Freud formulera autrement en parlant de transfert positif et négatif, l'un et l'autre pouvant prendre une dimension irrationnelle au sens où ils sont excessifs par rapport à la réalité. Freud dit à la fois que l'amour de transfert est « irréel » (Freud, 1915a/1994, p. 124), tout en posant qu'il doit être considéré comme « un amour véritable » dans la cure (*ibid.*, p. 127).

Après Freud, Green dans *La folie privée* parlera de la « folie de transfert » retrouvée dans les cures des états limites, ouvrant le champ d'investigation de la psychanalyse au-delà des « auspices favorables de la névrose de bon aloi ». (1990, p. 173).

Le contre-transfert

À partir de Freud, mais surtout dans sa postérité, il va également soulever l'enjeu du lien entre irrationnel et raison : comme le transfert, d'obstacle il devient levier ; il y a un premier

temps dans lequel l'analyste subit le contre-transfert, puis un second où il en prend conscience et l'élabore (Etchegoyen, 1986/2005, p. 249) :

« L'analyste pourrait répondre au transfert du patient de façon absolument rationnelle, en se maintenant, pour ainsi dire, au niveau de l'alliance de travail ; mais les faits cliniques prouvent qu'en principe l'analyste répond par des phénomènes irrationnels où se mobilisent des conflits infantiles [...] Ce phénomène, pour que soit préservée la situation analytique, doit être une *réponse* au patient. »

Il y a ainsi un double garde-fou par rapport au contre-transfert, complémentaire : considérer qu'il est attribuable au patient et doit lui être rattaché ; faire l'objet d'une élaboration auto-analytique de l'analyste pour à l'inverse en dégager le patient. Dans les deux cas, cela permet de redonner du sens à ce qui était apparu dans un premier temps irrationnel.

Mais dans cet approfondissement de la théorie et de la pratique analytique, il persiste une ligne de divergence au sein de notre communauté. La psychanalyse américaine (avec en particulier Hartmann et Kohut), qui va ainsi développer la notion d'un secteur du Moi exempt de conflit, et considérer l'adaptation à la réalité comme un signe de santé mentale, d'une certaine façon ne se préoccupe pas de la notion d'irrationnel et a une conception de la psychanalyse positiviste et utilitaire, en contrepoint de la psychanalyse française.

D'un autre côté, certains défendent l'irréductibilité de la psychanalyse aux autres savoirs, liée à sa méfiance native envers la raison, associée aux forces refoulantes. Cette position s'appuie sur un certain nombre de points de vue issus de la théorie et de la clinique : il s'agit ainsi de respecter la place de l'infantile chez l'adulte, de la vie pulsionnelle, de la conflictualité et de la complexité, dont la psychanalyse tente de rendre compte en différenciant les logiques des processus secondaire, primaire, voire primitives (Neyraut, 1997). L'irrationnel est parfois l'indice du retour du refoulé (*Le Moïse* de Freud, et la question de la *vérité historique*) ; du dénié dans les pathologies traumatiques et psychotiques (*ibid.*, p. 116 et suiv.). On peut l'associer à la question de la paradoxalité dans la psychose et la perversion narcissique (Racamier) ; il est alors essentiel de l'accueillir. Il en est ainsi dans certains moments, qui peuvent être féconds, de la cure, lorsque, le refoulement étant remis en cause, l'inconscient surgit de manière bouleversante, dans la démesure de l'émotion, de la passion, ou l'angoisse s'exprimant alors parfois comme crainte de « devenir fou ».

Widlöcher en France formule cette opposition de façon très claire dans son texte : « Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse » (1978, p. 21-30) ; il précise (p. 25) que dans leur souhait de rendre compte rationnellement de ces phénomènes irrationnels (comme Freud se propose de le faire), les psychanalystes peuvent pécher par deux excès : « Attribuer à cette logique irrationnelle [de l'inconscient] des vertus explicatives concernant une série d'attitudes et de comportements humains, au détriment de perspectives positivistes, sociologiques ou autres » ; et rendre compte de cet irrationnel avec le langage de l'inconscient (en référence à Lacan). Il prône à l'inverse, se réclamant de Freud, une attitude consistant à « discuter et décrire rationnellement les phénomènes irrationnels ». Ce courant aspire à ramener la psychanalyse dans le champ des sciences, considérant que la causalité inconsciente n'est qu'une causalité parmi d'autres, et donc à dialoguer avec elles.

Force est de reconnaître que ce qui se veut capacité d'ouverture à l'étrange, l'inédit, l'inattendu, peut parfois se retourner dans son contraire, dans l'affirmation que l'expérience de la cure *vaut* connaissance, que l'absurde apparent a *nécessairement* un sens latent, que la vie psychique est *entièrement* déterminée (Neyraut, *ibid.*, p. 51).

Le point de vue le plus authentiquement psychanalytique ne serait-il pas au contraire de conclure de cette complexité, de cet enchevêtrement de causalités, aux nécessaires limites de notre compréhension, ce qui a été décrit comme « écart théorico-pratique » par Jean-Luc Donnet (2002) ? Celui-ci est particulièrement attentif à maintenir les deux pôles en tension dans l'activité théorico-clinique :

- D'un côté, assumer en elle à la fois la dimension de singularité irréductible, chez chaque analyste, liée à son « équation personnelle », fauteuse d'écarts par rapport à la « rationalité », mais incontournable.
- De l'autre, tempérer ces risques par l'échange inter-analytique à la fois clinique et théorique.

Cette conscience de la complexité est une contribution essentielle que la psychanalyse peut apporter aujourd'hui aux débats si exacerbés sur ces questions. La psychanalyse ne serait-elle pas, à partir de l'expérience clinique, la mieux placée actuellement pour alerter sur les risques de rupture de l'équilibre à préserver entre le singulier du sujet et sa dimension sociale et culturelle ? La psychanalyse interroge, remet en question et dérange l'évolution de la psychiatrie et la psychologie, gagnés par une idéologie de l'objectivité « scientifique » et d'une rationalité qui n'intègre plus la référence psychanalytique et s'intéresse au symptôme de façon athéorique sans chercher à lui donner un sens.

En proposant ce thème, nous espérons nourrir un débat qui concerne à la fois nos préoccupations cliniques et théoriques, et des enjeux majeurs de la culture contemporaine.

Références bibliographiques

- Braunstein J.-F. (2018). *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*. Paris, Grasset
- Bronner G. (2019). *Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou*. Paris, Grasset.
- Donnet J.-L. (2002). L'écart théorico-pratique. *Le divan bien tempéré* : 219-308. Paris, Puf.
- Etchegoyen R.H. (1986/2005). *Fondements de la technique psychanalytique*. Paris, Hermann.
- Freud S. (1915a [1914]/1994). Observations sur l'amour de transfert. Dans *La technique psychanalytique* : 116-130. Paris, Puf.
- Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1922a/ 1991). Rêve et télépathie. *OCF.P*, XVI : 117-144. Paris, Puf.
- Freud S. (1927c/ 1994). L'avenir d'une illusion. *OCF.P*, XVIII : 141-197. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932] /1995). 30^{ème} leçon: rêve et occultisme. *OCF.P*, XIX : 112-139. Paris, Puf.
- Freud S. (1936a/1995). Lettre à Romain Rolland (un trouble du souvenir sur l'Acropole). *OCF.P*, XIX : 325-338. Paris, Puf
- Freud S. (1941d [1921] / 1991). Psychanalyse et télépathie. *OCF.P*, XVI : 99-118. Paris, Puf.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Green A. (2002). *La pensée clinique*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- Neyraut M. (1997). *Les raisons de l'irrationnel*. Paris, Puf.
- Pinker S. (2021). *Rationalité. Ce qu'est la pensée rationnelle et pourquoi nous en avons plus que jamais besoin*. Paris, Les Arènes.
- Renaut A. (2010). *La raison et le réel*. Paris, Odile Jacob.
- Sédat J. (2011). La réception de Freud en France durant la première moitié du 20^e siècle. Le freudisme à l'épreuve de l'esprit latin. *Topique* 115 (2) : 51-58.
- Serina F. (2017). La France aux prises avec les nouvelles théories germaniques de l'inconscient : Yves Lelay, critique méconnu de la réception de Freud et Jung dans l'entre-deux-guerres. *Textes et contextes*. <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=964>
- Starobinski J. (1970). Psychanalyse et littérature. Psychanalyse et connaissance littéraire. *La relation critique*. Paris, Gallimard.
- Vermorel H. et M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*. Paris, Puf.
- Widlöcher D. (1978). Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse. *Raison présente* 46 : 21-30.

RFP 1/2026

Argument du thème : Aimer

Date limite des manuscrits : 01/07/2025

Rédacteurs

Klio BOURNOVA, Jean-François GOUIN, Monique SELZ

Coordinatrice

Aline COHEN de LARA

« *L'amour est enfant de bohème
Il n'a jamais connu de loi
Si tu ne m'aimes pas je t'aime
Si je t'aime prends garde à toi* »
Georges Bizet, *Carmen*
sur un livret d'Henri Meilhac et Ludovic
Halévy.

En choisissant comme thème de cet argument « Aimer », il s'agit de mettre au centre de notre proposition le mouvement pulsionnel que le verbe représente, comme le soulignait Didier Anzieu dans sa métaphore de la syntaxe sujet-verbe-objet du processus d'introjection pulsionnelle. Puisant dans ses sources, l'amour porté par ce courant dont l'objet est contingent, représenterait alors l'affect qui se construit au fur et à mesure de ce processus de symbolisation et de l'organisation de la vie fantasmatique. Cette dernière tricote et détricote à partir de la chair instinctuelle, sensuelle, biologique et animale et, au décours de la construction du lien à l'autre, aux autres et à soi-même, « aimer » prend des formes psychiques (subjectives et sociales).

« Aimer » investit une multiplicité de registres : sensuel et sexuel, tendre et affectueux, ainsi que toute la gamme que l'amour décline. Dans cet esprit, Freud reprend à son actif les termes des philosophes grecs, *Éros*, *Philia* et *Agape*.

Devenu clinicien et prenant le chemin de l'exploration de la psyché, la sienne et celle de ses patients, Freud découvre, autrement que par son expérience intime, l'amour comme force et obstacle. S'il est perçu comme un courant opposé au traitement, l'amour devient cependant le principal levier de la cure via l'analyse de son transfert. Freud n'hésitait pas, alors, à qualifier les traitements psychanalytiques de « traitements par l'amour » (Freud, 1907/1976, p. 123). Vers la fin de son cheminement (1930a/1994), il fait de la capacité d'aimer un des objectifs de la cure, voire de la vie psychique elle-même. L'amour est, avec la faim, un des grands ressorts de l'existence humaine et de la psychanalyse qui, elle, s'efforce d'en saisir le caractère largement insaisissable sur un plan conceptuel et métapsychologique. Les poètes, les philosophes, les artistes en font la matière première de leurs créations, pour effleurer au plus près l'âme, l'émouvoir ; ils touchent ainsi à l'universel de l'humanité.

Les psychanalystes n'entendent parler que de cela, d'amour et de désamour, de l'exigence d'aimer éternellement ou de son évitement dans l'éphémère, de l'exaltation passionnelle ou de ses blessures, de ses manques ou de ses achoppements, de faire l'amour ou pas, d'être capable d'aimer ou de défier tout lien quand aimer signifie emprise ou éclatement interne.

Être aimé, aimer l'autre, s'aimer soi-même : tant de directions que le courant d'aimer peut prendre, depuis les sources archaïques des identifications primordiales – quand amour et haine restaient confondus, au temps où incorporer était synonyme de détruire l'objet – jusqu'aux configurations secondairement narcissiques et œdipiennes, en direction de l'autre.

L'aimer et le haïr sont initialement portés de façon indifférenciée par le courant pulsionnel quand la logique du plaisir/déplaisir en termes d'« avaler/cracher » prévaut, quand aimer est équivalent à l'identification et haïr à la différenciation. Ils se trouveront différenciés au décours des identifications secondaires, l'amour pouvant ainsi revêtir la figure inverse de la haine, qui en signe le renversement le plus radical. Aimer obéira alors à la pulsion sexuelle quand haïr sera référée à la pulsion d'autoconservation. « Aimer et haïr pris ensemble s'opposent à l'état d'indifférence ou d'équivalence » (Freud, 1915c/1988). Sous l'influence d'interdits, les barrages refoulants et/ou les clivages repoussent et scindent ce double courant, quand son adresse en direction de l'objet et l'ambivalence des sentiments sont perçues comme menaçantes et en conséquence impensables.

Dans *Pour introduire le narcissisme*, nous trouvons la fameuse formule : « Un solide égoïsme préserve de l'entrée en maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer par suite de refus » (Freud, 1914c/2005, p. 229). Notons qu'elle est précédée de cet autre énoncé : « d'où provient donc en fin de compte dans la vie d'âme cette obligation de sortir des frontières du narcissisme et d'investir la libido des objets ? La réponse conforme à notre cheminement de pensée pourrait être que cette obligation apparaît lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure » (*ibid*, p. 228). Plus loin on lit que « l'être humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui lui donne ses soins » (Freud 1914c/2005/ p. 231).

Ces deux objets indiqués par Freud, la mère et son enfant, ne constituent-ils pas ensemble les sources du courant pulsionnel de la recherche de la satisfaction ? L'émergence du désir et du plaisir ne serait-elle pas d'emblée liée à cet autre/soi au sein de la relation de dépendance primitive, traçant ainsi les formes premières de l'état amoureux diversement marqué par les aléas du deuil originel et ses angoisses douloureuses ? Cet autre de soi ne sera-t-il pas toujours recherché comme son double imaginaire ? Cela évoque la fable d'Aristophane dans le Banquet de Platon, dans lequel deux moitiés d'être humain cherchent désespérément dans l'amour à retrouver leur unité perdue. Mais ce courant narcissique se trouve-t-il allié ou en contradiction avec les enjeux du choix d'objet hétérosexuel ou homosexuel ? Et qu'en est-il alors de l'amour de l'autre, de la place de l'altérité ?

Au-delà des formes de la séduction narcissique des origines, le sens qui sera donné à l'expérience de l'énamoration, voire de l'« hainamoration » (Lacan, 1975) permettra de nommer l'affect de l'amour. Le sujet pourra alors se « découvrir » en après-coup aimant, puis, comme la clinique le montre dans l'amnésie, la folie ou la mélancolie, recouvrir le fait que « dans l'amour *je* a été un autre » (Kristeva, 2015, p. 60). L'amour sans cet autre n'existe pas, même quand il se retourne sur le *je*, le miroir de Narcisse, tel Woody Allen amoureux : « Bientôt, mon amour, nous ne ferons qu'un : Moi ! ».

Dans « *Totem et Tabou* », Freud affirme que, même après avoir trouvé des objets externes pour leur libido, les êtres humains restent narcissiques et leurs investissements d'objet sont des émanations de la libido résidant dans le moi. « Les états amoureux, états psychologiquement si remarquables, prototypes normaux des psychoses, correspondent au degré maximal de ces émanations, en comparaison avec le niveau de l'amour du moi » (Freud 1912-1913a/1998, p. 299).

Si les investissements d'amour sont alors conformes au moi, « aimer » est valorisé comme toute activité du moi. Dans le cas contraire, l'investissement d'amour est ressenti comme un amoindrissement du moi. Pour Freud, « un amour réel heureux correspond aussi à l'état

originaires où libido du moi et libido d'objet ne peuvent être différenciés l'une de l'autre » (Freud, 1914c/2005 p. 241). Il ajoutera : « Le mot "aimer" entre donc toujours plus dans la sphère de la pure relation de plaisir du moi à l'objet et se fixe finalement sur les objets sexuels, au sens le plus étroit, et sur ceux des objets qui satisfont les besoins des pulsions sexuelles sublimées » (Freud, 1915c/1988 p. 184). Ainsi, de l'aptitude à aimer, on passe à l'amour, à la relation amoureuse, à la sexualité, mais aussi, d'une part à la sublimation et d'autre part à la haine, ainsi qu'à l'ambivalence.

Des trois oppositions évoquées dans *Pulsions et destin de pulsion* (1915c/1988), la deuxième, celle entre « aimer » et « être aimé », correspond exactement au retournement de l'activité en passivité et se laisse également ramener à une situation fondamentale, comme dans la pulsion de regarder. « Cette situation s'énonce : s'aimer soi-même, ce qui est pour nous la caractéristique du narcissisme » (Freud, 1915c/1988 p. 180).

L'investissement narcissique est aussi un des constituants de l'amour des parents pour l'enfant, l'autre étant l'investissement de celui-ci en tant que tiers, le plus intime des étrangers. Mères et pères, porteurs des transmissions reçues de génération en génération, tendent à transformer cette « folie narcissique » et se détournent du but sexuel sous l'égide des interdits de l'inceste et du meurtre, pour sublimer l'amour filial dans sa forme tendre. Il s'agit alors de sacrifier pour l'autre une part de l'amour du surmoi ou par le biais de la délégation à l'autre d'une satisfaction qui reviendrait ensuite au moi.

Tomber amoureux, cette maladie ordinaire, nous fait retrouver un vécu adolescent caractéristique du moment de crise, où les vécus les plus archaïques et œdipiens se raniment. C'est alors que l'illusion de retrouvailles avec l'objet primordial se profile à l'horizon d'un en-deçà de tout endeuillement. Les amours qui brûlent sont d'ailleurs typiques des périodes de crise de la vie. C'est aussi un état qui ravive les traces traumatiques laissant au sujet peu de défenses protectrices. Ceci n'est pas sans provoquer des difficultés pour *faire* l'amour, quand le corps érotique semble absent, quand impuissance ou frigidité se manifestent : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent pas aimer » (Freud, 1914c/2005, p. 133). Ils sont alors en quête d'objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, une des solutions au problème consistant à scinder l'amour et la sexualité, la mère et la femme, à court-circuiter la menace narcissique en rabaisant l'objet sexuel : ceci est un trait fréquent de la sexualité masculine dans son rapport au féminin.

Marquée par la dissymétrie entre les sexes, les manières d'aimer ou d'en souffrir portent toujours une part de destructivité dans les deux sexes. Le tournant de la deuxième théorie des pulsions, Éros et Thanatos, complexifie et met en perspective la dualité amour/haine et indifférence sous l'égide de la liaison et de la déliaison. Aimer est lier et délier à la fois. L'apparition du tiers, la confrontation aux enjeux œdipiens, déclenche l'angoisse de perte et la destructivité désintrançante dont la jalousie est une des figures majeures.

Freud écrivait dans une lettre à Binswanger en 1920 : « c'est [... la jalousie qui me semble pouvoir nous donner la compréhension la plus profonde de la vie psychique, aussi bien normale que pathologique » (Freud, 1908-1938/1995, p. 223). Si la jalousie est « l'affect baptismal de l'œdipe » (Assoun, 2014, p. 59), celle-ci a pu être comprise dans sa proximité avec l'état de deuil. L'autre est donné pour mort pour soi-même. Si le deuil suit la perte, la jalousie l'anticipe. « Le jaloux est menacé d'un deuil entrevu et sans cesse recommencé – deuil qu'il suscite et crée » (*ibid*, p. 21).

« Je ne peux aimer », déclare avec profond désespoir telle patiente, « car dès que quelqu'un me plaît et se rapproche de moi, je m'enchaîne à lui et, alors, la jalousie me détruit ». Enchaînée à l'objet sur fond abandonnique, toute flamme d'amour n'est qu'incendie passionnel qui rend toute attente impossible. Le mouvement de retournement de l'activité à la passivité active et à la réceptivité qui caractérise l'amour au féminin et ses attentes, se

conjugue chez elle avec des vécus de vidage interne et d'arrachement qu'elle ne peut stopper que par des retournements auto-sadiques, telles des scarifications.

Alors, oui, aimer semble toujours être une menace « potentielle » comme le précise Thierry Schmeltz dans une conférence donnée en 2019 (Schmeltz, p. 2). Dans le « *Malaise dans la culture* » (Freud 1930a (1929)/1994), Freud reprendra la question des limites du moi qui tendent à s'effacer dans l'état amoureux jusqu'au risque parfois de la dépersonnalisation.

Comment aimer quand l'objet secourable est défaillant ? Si l'amour de transfert émerge comme une réalité psychique qui permettra de remonter vers les sources des événements psychiques, les transferts prenant une tournure passionnelle sont aux limites de l'analysable et appellent à une élaboration constante du contre-transfert. Les transferts passionnels, quand par exemple l'analyste est aimé « en personne », – à la vie/à la mort – nous montrent à la fois les failles identitaires qui ne souffrent pas l'altérité, les achoppements de la régression mais aussi les liens sous-jacents entre amour exclusif et destruction du tiers comme du processus de symbolisation. Alors on n'aime pas comprendre, on « aime » tout court..., et on refuse d'échanger une passion contre le mouvement d'un processus de développement psychique.

Enfin, pour un grand nombre, aimer Dieu est un recours, « la foi sauve ». Mais l'histoire nous montre combien les religions, en particulier monothéistes, où l'amour de l'Un fait fonction de liaison groupale, peuvent aussi déclencher une violence meurtrière dévastatrice, le fanatisme.

Dieu, une idéologie ou la patrie appellent au sacrifice de soi ou des autres par amour de l'Un, de l'unique qui ne souffre pas d'Autre. Aimer et penser se retrouveraient-ils alors antinomiques ?

Aimer et penser ? C'est à partir d'une recherche de la clé de la séance que Bion va théoriser la complexité du lien à l'autre en le partageant en trois types : les liens d'amour (A ou L), les liens de haine (H) et les liens de connaissance (C ou K), liens construits à partir des émotions dans l'interrelation précoce avec l'objet primaire et qui initient la différenciation. Ainsi, la capacité d'aimer serait intriquée à l'appareil à penser les pensées de l'objet maternant. Mais alors qu'est-ce qu'aimer et penser l'autre ?

Aimer. Nous n'aurons jamais fini de l'interroger. Autant de questions ouvertes par notre capacité d'aimer et de penser auxquelles invite ce numéro de notre revue.

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1994). *Le penser : du Moi-peau au Moi-pensant*. Paris, Dunod.
- Assoun P.-L. (2014). *La jalousie. Leçons psychanalytiques*. Paris, Economica-Anthropos.
- Bion WR. (1962/2005). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Freud S. (1906-1908/1976). *Les premiers psychanalystes I. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908-1938/1995). Lettre à Ludwig Binswanger du 7 janvier 1920. Dans *Correspondance 1908-1938*. Paris, Calmann-Levy.
- Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et Tabou. *OCF P, XI* : 189-385. Paris, Puf.
- Freud S. (1912d/1988). Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse. Dans *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. OCF P, XI* : 129-141. Paris Puf.
- Freud S. (1914c/2005). Pour introduire le narcissisme. *OCF P, XII* : 213-245. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destin de pulsion. *OCF P, XIII* : 127-155. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a (1929)/1994). Le malaise dans la culture. *OCF P, XVIII* : 243-333. Paris, Puf.
- Kristeva J. (2015). Histoires d'amour, hier et aujourd'hui. *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse Rhône-Alpes 77* : 60-74.
- Lacan J. (1975). *Le Séminaire. Livre XX, Encore. 1972-1975*. Paris, Seuil.
- Schmeltz T. (2019). Aimer, être aimé(e), une quête paradoxale. Conférence à l'institut universitaire Rachi de Troyes du 6 mai 2019. <https://www.psychanalyse-troyes.org/textes-des-membres/465-aimer-etre-aime-e-une-quete-paradoxale>.

RFP 2/2026

Argument du thème : L'irrationnel

date limite des manuscrits : 01/09/2025

Rédacteurs

Florence ASKENAZY

Benoît SERVANT

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

Freud dans toute son œuvre tente d'articuler deux pôles : héritier du mouvement européen des Lumières et soucieux de donner à la psychanalyse une rigueur scientifique, il est aussi de culture littéraire, inspiré entre autres par le Romantisme allemand et une « philosophie de la vie » nietzschéenne (Vermorel, 1993, p. 87). Il a pu en même temps appeler à une « dictature de la raison », et critiquer celle-ci : « Ce ne serait pas la première fois qu'elle [la psychanalyse] offrirait son aide aux pressentiments obscurs mais indestructibles du peuple contre la prétention au savoir des gens instruits » (1941d [1921]/1991). Cet aspect a d'ailleurs pu nourrir la critique française du freudisme, opposant le paganisme allemand à la rationalité de l'esprit français (Sédat, 2011, Serina, 2017). Jean Starobinski (1970) décrit lumineusement cette tension :

« Nous nous trouvons en présence d'un assez singulier complexe doctrinal, où l'optimisme épistémologique (la science est en progrès, nos connaissances vont croissant) se double d'une métaphysique pessimiste (les forces primitives qui nous meuvent sont obscures, aveugles, barbares, violentes, insatiables). La lucidité est possible, mais le fond des choses est irrationnel » (p. 261).

Mais Freud cherche résolument à dépasser cette contradiction, par sa « visée pragmatique d'une efficacité thérapeutique [...] Persuadée de l'importance déterminante de l'instinct, la psychanalyse entend contribuer à le transformer, à l'éduquer, à ruser, à transiger avec lui, de façon que la vie de l'individu puisse s'accorder à la fois avec les exigences de la nature et celles de la culture » (ibid.). Ce faisant, Freud ouvre une possibilité de dépassement de l'opposition entre *logos* et *alogos* qui traverse depuis la philosophie grecque (Platon et Aristote) l'histoire de la pensée occidentale, jusqu'au « positivisme post-romantique » de la fin du 19^e siècle (Ernest Renan : « la vérité est peut-être triste »). Mais il éclaire ainsi également de façon prémonitoire un débat contemporain, dans lequel la critique du rationalisme (inspirée par Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Michel Foucault) et la critique de l'irrationnel (Pinker, 2021, Braunstein, 2018, Bronner, 2019, parmi de nombreux autres) s'opposent radicalement, et qui font toute l'actualité de cette question.

Pour revenir à la révolution freudienne, celle-ci va proposer de comprendre la complexité des liens entre raison et irrationnel : « Mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques... Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin par un audacieux empiètement sur l'espèce humaine tout entière », écrit-il dans sa lettre à Romain Rolland : « Un trouble du souvenir sur l'Acropole » (1936/1995).

L'œuvre de Freud est traversée par cette dualité rationnel/irrationnel, peut-être en partie en raison de sa formation initiale. S'il s'attache à donner un sens aux passions (amour, haine, fanatisme), il le fait, contre toute tentation « mystique », en les rattachant à la nature biologique de l'homme (peut-être d'autant plus vivement que c'est sur ce terrain qu'il fut attaqué). Plus encore, l'irrationalité apparente des pulsions s'éclaire par leur trajet et leur fonction dans la

survie de l'individu et de l'espèce. Dans la deuxième partie de l'œuvre de Freud, le concept de pulsion de mort, qui ouvrira au débat métapsychologique, pourrait s'entendre comme l'aboutissement de la tentative de Freud d'aborder scientifiquement la partie la plus irrationnelle du fonctionnement psychique, comme le souligne André Green à ce sujet (2002, p. 323) :

« Son intervention la plus énigmatique [Freud] concerne ses effets dans la sphère mentale. Ici s'ouvrent des questions obscures relatives au masochisme, au narcissisme, dans le cadre de ce que j'ai appelé le travail du négatif ».

Green trace une nouvelle allée de recherche, chemine à côté de Freud et nous invite à poursuivre pour donner sens à ce qui reste encore dans l'obscurité métapsychologique.

Nous pouvons suivre cette ligne de tension dans l'investigation freudienne.

Elle est d'une part présente par son intérêt, dans certains textes (Freud, 1922a/1991, 1933a [1932]/1995, 1941d [1921]/1991) pour les phénomènes irrationnels (télépathie, occultisme) qui sont surtout l'occasion de souligner les fondements de sa pensée, en affirmant clairement son souci de les « ramener à la raison ». Mais surtout à travers grand nombre de ses choix d'objets cliniques et théoriques qu'il confronte spécifiquement l'articulation entre raison et irrationnel ; en voici quelques exemples :

Le rêve

La dimension de l'irrationnel dans le rêve relève globalement de son absurdité apparente ; mais de tout temps, on lui a attribué un sens caché à découvrir : dans l'antiquité la valeur prémonitoire du rêve est la plus connue mais il avait aussi une fonction réparatrice comme dans le temple d'*Asclépios* ou on pratiquait l'*enkoimesis* (l'assoupissement dans un lieu sacré) ; chez Shakespeare le rêve est intriqué à la réalité, au pouvoir et au meurtre (*Macbeth*). En ce sens, Freud s'inscrit dans cette tradition, tout en proposant une interprétation nouvelle : l'absurdité apparente en sera rapportée à l'effet de la censure, manière de tenter de masquer le sens du rêve, et de façon plus détaillée, à ses mécanismes : condensation, déplacement, figurabilité, symboles, déformation, qui relèvent du processus primaire et s'opposent donc aux liens logiques. Son interprétation mettra en évidence son intelligibilité et son sens latent ; « tentative d'accomplissement d'un désir inconscient » il est la « voie royale » permettant de découvrir une réalité psychique importante du rêveur.

L'inquiétante étrangeté

Dans cet essai, Freud dévoile la persistance de la toute-puissance de la pensée et de l'animisme par-delà le refoulement et la rationalité (Freud, 1919h/1996).

Le symptôme

Depuis la paralysie hystérique qui subvertit l'ordre de la pensée médicale neurologique jusqu'au délire, il est « par nature » irrationnel, en ce que c'est ce qui le définit comme pathologique. Freud montrera que l'on peut néanmoins lui donner un sens.

La psychologie collective

Psychologie des masses, religion sont associés chez Freud à l'aliénation au meneur et à l'illusion, et ici encore il proposera une interprétation permettant d'éclairer ce qui les sous-tend. (Freud, 1921c/1991, 1927c/1994).

Le transfert

L'irrationnel ici tient en tout premier lieu à sa dimension de mésalliance ou de faux rapport décrit par Freud, et qui concerne en particulier l'amour de transfert, puis sera considéré comme « névrose de transfert ». Celle-ci comporte deux destins, moteur et résistance pour la cure, selon le matériel travaillé en séance, ce que Freud formulera autrement en parlant de transfert positif et négatif, l'un et l'autre pouvant prendre une dimension irrationnelle au sens où ils sont excessifs par rapport à la réalité. Freud dit à la fois que l'amour de transfert est « irréel » (Freud, 1915a/1994, p. 124), tout en posant qu'il doit être considéré comme « un amour véritable » dans la cure (*ibid.*, p. 127).

Après Freud, Green dans *La folie privée* parlera de la « folie de transfert » retrouvée dans les cures des états limites, ouvrant le champ d'investigation de la psychanalyse au-delà des « auspices favorables de la névrose de bon aloi ». (1990, p. 173).

Le contre-transfert

À partir de Freud, mais surtout dans sa postérité, il va également soulever l'enjeu du lien entre irrationnel et raison : comme le transfert, d'obstacle il devient levier ; il y a un premier temps dans lequel l'analyste subit le contre-transfert, puis un second où il en prend conscience et l'élabore (Etchegoyen, 1986/2005, p. 249) :

« L'analyste pourrait répondre au transfert du patient de façon absolument rationnelle, en se maintenant, pour ainsi dire, au niveau de l'alliance de travail ; mais les faits cliniques prouvent qu'en principe l'analyste répond par des phénomènes irrationnels où se mobilisent des conflits infantiles [...] Ce phénomène, pour que soit préservée la situation analytique, doit être une *réponse* au patient. »

Il y a ainsi un double garde-fou par rapport au contre-transfert, complémentaire : considérer qu'il est attribuable au patient et doit lui être rattaché ; faire l'objet d'une élaboration auto-analytique de l'analyste pour à l'inverse en dégager le patient. Dans les deux cas, cela permet de redonner du sens à ce qui était apparu dans un premier temps irrationnel.

Mais dans cet approfondissement de la théorie et de la pratique analytique, il persiste une ligne de divergence au sein de notre communauté. La psychanalyse américaine (avec en particulier Hartmann et Kohut), qui va ainsi développer la notion d'un secteur du Moi exempt de conflit, et considérer l'adaptation à la réalité comme un signe de santé mentale, d'une certaine façon ne se préoccupe pas de la notion d'irrationnel et a une conception de la psychanalyse positiviste et utilitaire, en contrepoint de la psychanalyse française.

D'un autre côté, certains défendent l'irréductibilité de la psychanalyse aux autres savoirs, liée à sa méfiance native envers la raison, associée aux forces refoulantes. Cette position s'appuie sur un certain nombre de points de vue issus de la théorie et de la clinique : il s'agit ainsi de respecter la place de l'infantile chez l'adulte, de la vie pulsionnelle, de la conflictualité et de la complexité, dont la psychanalyse tente de rendre compte en différenciant les logiques des processus secondaire, primaire, voire primitives (Neyraut, 1997). L'irrationnel est parfois l'indice du retour du refoulé (*Le Moïse* de Freud, et la question de la *vérité historique*) ; du dénié dans les pathologies traumatiques et psychotiques (*ibid.*, p. 116 et suiv.). On peut l'associer à la question de la paradoxalité dans la psychose et la perversion narcissique (Racamier) ; il est alors essentiel de l'accueillir. Il en est ainsi dans certains moments, qui peuvent être féconds, de la cure, lorsque, le refoulement étant remis en cause, l'inconscient surgit de manière bouleversante, dans la démesure de l'émotion, de la passion, ou l'angoisse s'exprimant alors parfois comme crainte de « devenir fou ».

Widlöcher en France formule cette opposition de façon très claire dans son texte : « Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse » (1978, p. 21-30) ; il précise (p. 25) que dans leur souhait de rendre compte rationnellement de ces phénomènes irrationnels (comme Freud se propose de le faire), les psychanalystes peuvent pécher par deux excès : « Attribuer à cette logique irrationnelle [de l'inconscient] des vertus explicatives concernant une série d'attitudes

et de comportements humains, au détriment de perspectives positivistes, sociologiques ou autres » ; et rendre compte de cet irrationnel avec le langage de l'inconscient (en référence à Lacan). Il prône à l'inverse, se réclamant de Freud, une attitude consistant à « discuter et décrire rationnellement les phénomènes irrationnels ». Ce courant aspire à ramener la psychanalyse dans le champ des sciences, considérant que la causalité inconsciente n'est qu'une causalité parmi d'autres, et donc à dialoguer avec elles.

Force est de reconnaître que ce qui se veut capacité d'ouverture à l'étrange, l'inédit, l'inattendu, peut parfois se retourner dans son contraire, dans l'affirmation que l'expérience de la cure *vaut* connaissance, que l'absurde apparent a *nécessairement* un sens latent, que la vie psychique est *entièrement* déterminée (Neyraut, *ibid.*, p. 51).

Le point de vue le plus authentiquement psychanalytique ne serait-il pas au contraire de conclure de cette complexité, de cet enchevêtrement de causalités, aux nécessaires limites de notre compréhension, ce qui a été décrit comme « écart théorico-pratique » par Jean-Luc Donnet (2002) ? Celui-ci est particulièrement attentif à maintenir les deux pôles en tension dans l'activité théorico-clinique :

- D'un côté, assumer en elle à la fois la dimension de singularité irréductible, chez chaque analyste, liée à son « équation personnelle », fauteuse d'écarts par rapport à la « rationalité », mais incontournable.
- De l'autre, tempérer ces risques par l'échange inter-analytique à la fois clinique et théorique.

Cette conscience de la complexité est une contribution essentielle que la psychanalyse peut apporter aujourd'hui aux débats si exacerbés sur ces questions. La psychanalyse ne serait-elle pas, à partir de l'expérience clinique, la mieux placée actuellement pour alerter sur les risques de rupture de l'équilibre à préserver entre le singulier du sujet et sa dimension sociale et culturelle ? La psychanalyse interroge, remet en question et dérange l'évolution de la psychiatrie et la psychologie, gagnés par une idéologie de l'objectivité « scientifique » et d'une rationalité qui n'intègre plus la référence psychanalytique et s'intéresse au symptôme de façon athéorique sans chercher à lui donner un sens.

En proposant ce thème, nous espérons nourrir un débat qui concerne à la fois nos préoccupations cliniques et théoriques, et des enjeux majeurs de la culture contemporaine.

Références bibliographiques

- Braunstein J.-F. (2018). *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*. Paris, Grasset
- Bronner G. (2019). *Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou*. Paris, Grasset.
- Donnet J.-L. (2002). L'écart théorico-pratique. *Le divan bien tempéré* : 219-308. Paris, Puf.
- Etchegoyen R.H. (1986/2005). *Fondements de la technique psychanalytique*. Paris, Hermann.
- Freud S. (1915a [1914]/1994). Observations sur l'amour de transfert. Dans *La technique psychanalytique* : 116-130. Paris, Puf.
- Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1922a/ 1991). Rêve et télépathie. *OCF.P*, XVI : 117-144. Paris, Puf.
- Freud S. (1927c/ 1994). L'avenir d'une illusion. *OCF.P*, XVIII : 141-197. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932] /1995). 30^{ème} leçon: rêve et occultisme. *OCF.P*, XIX : 112-139. Paris, Puf.
- Freud S. (1936a/1995). Lettre à Romain Rolland (un trouble du souvenir sur l'Acropole). *OCF.P*, XIX : 325-338. Paris, Puf
- Freud S. (1941d [1921] / 1991). Psychanalyse et télépathie. *OCF.P*, XVI : 99-118. Paris, Puf.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Green A. (2002). *La pensée clinique*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- Neyraut M. (1997). *Les raisons de l'irrationnel*. Paris, Puf.
- Pinker S. (2021). *Rationalité. Ce qu'est la pensée rationnelle et pourquoi nous en avons plus que jamais besoin*. Paris, Les Arènes.

- Renaut A. (2010). *La raison et le réel*. Paris, Odile Jacob.
- Sédat J. (2011). La réception de Freud en France durant la première moitié du 20^e siècle. Le freudisme à l'épreuve de l'esprit latin. *Topique* 115 (2) : 51-58.
- Serina F. (2017). La France aux prises avec les nouvelles théories germaniques de l'inconscient : Yves Lelay, critique méconnu de la réception de Freud et Jung dans l'entre-deux-guerres. *Textes et contextes*. <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=964>
- Starobinski J. (1970). Psychanalyse et littérature. Psychanalyse et connaissance littéraire. *La relation critique*. Paris, Gallimard.
- Vermorel H. et M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*. Paris, Puf.
- Widlöcher D. (1978). Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse. *Raison présente* 46 : 21-30.